

ANTHROPEN

Le dictionnaire francophone d'anthropologie ancré dans le contemporain

MOBILITÉ

Salazar, Noël
KU Leuven, Belgique

Date de publication : 2020-12-19

DOI: <https://doi.org/10.47854/IKAU1910>

[Voir d'autres entrées dans le dictionnaire](#)

En tant que métaphore, la mobilité capture l'impression commune que notre monde est en constante évolution. Dans la façon dont le terme est utilisé dans les cercles universitaires, la mobilité implique bien plus qu'un simple mouvement physique (Marzloff 2005). L'intérêt anthropologique pour la mobilité humaine, des mouvements quotidiens aux migrations transnationales, va de pair avec des approches théoriques qui remettent en question les correspondances antérieures entre peuples, lieux et cultures. Cela fait suite à la critique de James Clifford (1997) dans les années 1990 selon laquelle l'anthropologie doit laisser derrière elle sa préoccupation pour les «racines» des formes socioculturelles et plutôt tracer les «routes» qui les (re)produisent. Au fil des ans, les anthropologues ont étudié les formes de mobilité les plus diverses à travers le monde (Salazar 2018). Limitons-nous aux questions clés qui ont des répercussions sur la discipline prise dans sa totalité.

En 2006, l'ancien secrétaire général de l'ONU, Kofi Annan, a publié le rapport *Migration internationale et développement*, dans lequel une «nouvelle ère de mobilité» a été identifiée, caractérisée par un «va-et-vient». La même année, la revue interdisciplinaire *Mobilities* est lancée et les adhérents du «nouveau paradigme des mobilités» rendent publiques leurs idées (Sheller et Urry 2006). Ces derniers intègrent de nouvelles façons de théoriser la manière dont les personnes, les objets et les idées se déplacent, en observant les phénomènes sociaux à travers la lentille du mouvement. Le terme «tournant de la mobilité», tel que propagé par les géographes et les sociologues, a été utilisé pour indiquer une transformation perçue des sciences sociales en réponse à l'importance sociale croissante des diverses formes de mouvement (Adey, Bissell et al. 2013). Cela peut être considéré comme une critique des théories du sédentarisme et de la déterritorialisation, tendances de la recherche en sciences sociales qui peuvent confiner les chercheurs ainsi que leur(s) objet(s) d'étude.

Bien que les anthropologues aient été lents à réagir au «tournant de la mobilité», certaines idées au sujet de la mobilité ont une longue histoire dans la discipline. Elles sont déjà présentes dans le diffusionnisme transculturel et les théories structurelles françaises sur l'échange. Des documents archéologiques et (ethno)historiques montrent que l'humanité s'est toujours caractérisée par le mouvement et que certains groupes étaient plus mobiles dans le passé qu'aujourd'hui (Barnard et Wendrich 2008). Pendant longtemps, cependant, l'anthropologie dominante a principalement limité ses analyses de la mobilité aux domaines de la parenté (mobilité du mariage), de la politique (structure des peuples nomades) et de la religion (pèlerinage). De plus, la mobilité était souvent limitée en tant que caractéristique déterminante de groupes tels que les chasseurs-cueilleurs ou les gitans. La mobilité a été utilisée comme un concept décrivant le mouvement physique ou abstrait, et non comme quelque chose impliquant en soi un changement social ou culturel.

Alors que l'anthropologie classique avait tendance à ignorer ou à considérer les mouvements franchissant des frontières comme des écarts par rapport aux communautés normatives liées à un lieu, à l'homogénéité culturelle et à l'intégration sociale, les discours sur la mondialisation et le cosmopolitisme (qui sont devenus dominants depuis la fin de la guerre froide) ont déplacé le pendule dans la direction opposée. Dans les années 1990, la mondialisation – largement théorisée en termes de «flux» transfrontaliers – était souvent promue comme normalité. La mobilité est devenue principalement une caractéristique du monde globalisé (post) moderne (Augé 2009). Cela a conduit à une «ethnographie multi-située» (Marcus 1998) pour capter les flux transnationaux qui «déterritorialisent l'identité» (Appadurai 1996) et conduisent à la «créolisation» (Hannerz 1992). Au tournant du millénaire, il y avait déjà de graves fissures dans le discours dominant sur la mobilité qui accompagnait le discours sur les avantages et la nécessité de la mondialisation (économique). Le langage trop optimiste des mobilités a détourné par inadvertance l'attention de la façon dont la fluidité des marchés façonne la flexibilité des modes de contrôle (voir les travaux Tsing 2005; Ong 1999).

La circulation des personnes peut souvent créer ou renforcer la différence et l'inégalité, ainsi que fusionner ou effacer ces différences. Malgré la célébration et la romantisation de la mobilité, la capacité de se déplacer (et la liberté de ne pas bouger) est répartie de manière inégale au sein des pays et à travers la planète (Salazar et Glick Schiller 2014). Les mobilités transfrontalières en tant que forme d'expérience humaine sont l'exception plutôt que la norme. Les anthropologues ont été parmi les premiers à souligner que les processus qui produisent le mouvement et les liens mondiaux favorisent également l'immobilité, l'exclusion et la déconnexion (Salazar et Smart 2011). Les limites auxquelles les personnes sont confrontées dans la mobilité peuvent également être liées à la classe sociale, au sexe, à l'âge, au mode de vie, à l'ethnie, à la nationalité et au handicap (qui ont tous été traités d'une manière ou d'une autre par la recherche anthropologique).

Bien qu'il y ait souvent une contradiction entre l'attente de mobilité et les barrières qui se dressent devant elle, les mobilités et les frontières ne sont pas antithétiques. Les frontières ont toujours été mobiles et, au fur et à mesure qu'elles se

déplacent, les précédentes connexions quotidiennes des gens deviennent soudainement une mobilité transfrontalière. En fait, les premières étapes de la révolution industrielle se sont déroulées dans des États qui ont tenté de contenir le travail à l'intérieur de leurs frontières. Alors que de plus en plus de personnes commencent à se déplacer, les États tentent de maintenir leur autorité sur l'interprétation de ses mouvements. L'étude de ces thèmes attire l'attention sur les processus politico-économiques par lesquels les gens sont limités dans leurs déplacements, ou bien autorisés à se déplacer ou contraints de le faire. Ces études montrent comment la mobilité est matériellement ancrée. Pour évaluer l'ampleur ou la nature du mouvement, ou même l'observer parfois, il faut passer beaucoup de temps à étudier des choses telles que les infrastructures qui restent immobiles ou changent à un rythme beaucoup plus lent (Amit et Salazar 2020).

Bien que l'analyse des pratiques mobiles ne soit pas du tout nouvelle en anthropologie, ce qui émerge dans les recherches les plus récentes est un souci de la mobilité en tant qu'assemblage de phénomènes, nécessitant des méthodologies et des cadres conceptuels spécifiques. La manière d'étudier les mobilités reste un défi méthodologique et théorique (Elliot, Norum et al. 2017). Une difficulté méthodologique fondamentale que posent les études sur la mobilité est celle de l'échelle. Cela tient souvent à la présence ou l'absence, et à l'efficacité relative, d'institutions, de réseaux et de processus globaux, plutôt qu'à une simple portée géographique ou démographique. L'échelle, dans ce sens, oblige les chercheurs à se concentrer simultanément sur les macro-processus à travers lesquels le monde est, bien qu'inégalement, interconnecté, et sur la manière dont les sujets interviennent dans ces processus.

La recherche sur la mobilité oriente de nouvelles questions vers des sujets anthropologiques traditionnels. Les gens bougent tout le temps, mais tous les mouvements n'ont pas le même sens et ne façonnent pas toujours la vie, ni pour ceux qui bougent, ni pour ceux qui restent sur place (Salazar 2018). La mobilité est une construction idéologique impliquant, bien plus qu'un simple mouvement, un ancrage social se manifestant dans des discours et des imaginaires métaculturels. La mobilité prend sens grâce à son inscription dans la société, la culture, la politique et l'histoire (qui est elle-même, dans une certaine mesure, mobile) (Tarrus 2000). Tout comme il existe différents types de sociétés, il existe de nombreux types différents de personnes mobiles et différents degrés de mobilité. Parallèlement au sexe, à la classe, à la race, à l'ethnie, à l'âge, à la nationalité, à la langue, à la religion, au mode de vie, au handicap et aux groupements géopolitiques, la mobilité est devenue une machine essentielle à la production de différences et d'attitudes, impliquant d'importantes inégalités de vitesse, de risque, de droits et de statut, les personnes mobiles et immobiles étant engagées dans la construction de politiques complexes de localisation et de mouvement.

Les mobilités humaines – qu'elles soient physiques ou imaginatives – sont modelées par les connaissances et les pratiques socioculturelles. La question n'est donc pas tant de comprendre l'augmentation ou le déclin global de la mobilité, mais de saisir la manière dont les différentes mobilités sont formées, régulées et distribuées à travers le monde, et comment la formation, la régulation et la distribution de ces

mobilités sont façonnées et modelées par les structures sociales, structurelles, politiques et économiques existantes. Les hypothèses, significations et valeurs culturelles attachées à la mobilité doivent être empiriquement problématisées plutôt qu'assumées (Salazar et Jayaram 2016). L'anthropologie contemporaine est bien équipée pour contester les hypothèses (occidentales) intégrées dans de nombreuses études sur la mobilité. Le positionnement liminal de l'anthropologie est en phase avec le monde globalisé dans lequel nous vivons. L'interdépendance de la discipline, avec des franchissements méthodologiques et théoriques constants, offre un niveau fructueux d'analyse ethnographique fondée sur les différentes formes de mobilité humaine.

Références

- Adey, P., D. Bissell, K. Hannam, P. Merriman et M. Sheller (dir) (2013), *The Routledge Handbook of Mobilities*, Londres, Routledge.
- Amit, V. et N.B. Salazar (dir.) (2020), *Pacing mobilities: Timing, intensity, tempo and duration of human movements*, Oxford, Berghahn.
- Appadurai, A. (1996), *Modernity at Large: Cultural Dimensions of Globalization*, Minneapolis, University of Minnesota Press.
- Augé, M. (2009), *Pour une anthropologie de la mobilité*, Paris, Payot & Rivages.
- Barnard, H. et W. Wendrich (dir) (2008), *The archaeology of mobility: Old world and new world nomadism*, Los Angeles, UCLA Cotsen Institute of Archaeology.
- Boas, F. (1937), «The Diffusion of Cultural Traits». *Social Research*, vol.4, n°3, p.286-295.
- Clifford, J. (1997), *Routes: Travel and Translation in the Late Twentieth Century*, Cambridge, Harvard University Press.
- Elliot, A., R. Norum et N.B. Salazar (dir) (2017), *Methodologies of mobility: Ethnography and experiment*. Oxford, Berghahn.
- Hannerz, U. (1992), *Cultural Complexity: Studies in the Social Organization of Meaning*, New York, Columbia University Press.
- Marcus, G.E. (1998), *Ethnography through Thick and Thin*, Princeton, Princeton University Press.
- Marzloff, B. (2005), *Mobilités, trajectoires fluides*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube.
- Mauss, M. (1924), «Essai sur le don. Formes et raisons de l'échange dans les sociétés archaïques», *L'Année sociologique*, seconde série, 1923-1924.

Ong, A. (1999), *Flexible Citizenship: The Cultural Logics of Transnationality*, Durham, Duke University Press.

Salazar, N.B. (2018), *Momentous Mobilities: Anthropological Musings on the Meanings of Travel*, Oxford, Berghahn.

Salazar, N.B. (2018), «Theorizing mobility through concepts and figures», *Tempo Social*, vol.30, n°2, p.153-168.

Salazar, N.B. et N. Glick Schiller (dir.) (2014), *Regimes of Mobility: Imaginaries and Relationalities of Power*, Londres, Routledge.

Salazar, N.B. et K. Jayaram (dir.) (2016), *Keywords of Mobility: Critical Engagements*, Oxford, Berghahn.

Salazar, N.B. et A. Smart (dir.) (2011), «Anthropological takes on (im)mobility», *Identities: Global Studies in Culture and Power*, vol.18, n°6, p.i-ix.

Sheller, M. et J. Urry (2006), «The new mobilities paradigm», *Environment and Planning A*, vol.38, n°2, p.207-226.

Tarrius, A. (2000), *Les nouveaux cosmopolitismes. Mobilités, identités, territoires*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube.

Tsing, A.L. (2005), *Friction: An Ethnography of Global Connection*, Princeton, Princeton University Press.